

Le Cortège du Graal – Chrétien de Troyes

Des flambeaux illuminaient la salle d'une telle clarté qu'on ne pourrait trouver au monde un hôtel éclairé plus brillamment. Tandis qu'ils causent à loisir, paraît un valet qui sort d'une chambre voisine, tenant par le milieu de la hampe une lance éclatante de blancheur. Entre le feu et le lit où siègent les causeurs il passe, et tous voient la lance et le fer dans leur blancheur. Une goutte de sang perlait à la pointe du fer de la lance et coulait jusqu'à la main du valet qui la portait. Le nouveau venu voit cette merveille et se raidit pour ne pas s'enquérir de ce qu'elle signifie. C'est qu'il lui souvient des enseignements de son maître en chevalerie : n'a-t-il pas appris de lui qu'il faut se garder de trop parler ? S'il pose une question, il craint qu'on ne le tienne à vilénie. Il reste muet.

Alors viennent deux autres valets, deux fort beaux hommes, chacun en sa main un lustre d'or niellé ; dans chaque lustre brûlaient dix cierges pour le moins. Puis apparaissait un Graal, que tenait entre ses deux mains une belle et gente demoiselle, noblement parée, qui suivait les valets. Quand elle fut entrée avec le Graal, une si grande clarté s'épandit dans la salle que les cierges pâlirent, comme les étoiles ou la lune quand le soleil se lève. Après cette demoiselle en venait une autre, portant un tailloir d'argent. Le Graal qui allait devant était de l'or le plus pur ; des pierres précieuses y étaient serties, des plus riches et des plus variées qui soient en terre ou en mer ; nulle gemme ne pourrait se comparer à celles du Graal. Tout ainsi que passa la lance devant le lit, passèrent les demoiselles pour disparaître dans une autre chambre. Le valet vit leur cortège et, fidèle à la leçon du sage prud'homme, n'osa demander qui l'on servait de ce Graal. Je crains que les choses ne se gâtent, car j'ai ouï conter que parfois trop se taire ne vaut guère mieux que trop parler. Qu'il lui en vienne heur ou malheur, le valet garde le silence.

Le seigneur commande de donner l'eau et de mettre les nappes. Les serviteurs obéissent. Pendant que le seigneur et le valet lavent leurs mains dans une eau chauffée à point, deux valets apportent une large table d'ivoire, toute d'une pièce, et la tiennent un moment devant le seigneur et son hôte, tandis que les autres valets apportent deux tréteaux dont le bois a un double mérite : étant d'ébène il a la durée, et on s'efforceraient en vain de le brûler ou de le faire pourrir ce sont là deux dangers qui ne sauraient l'atteindre. Sur ces tréteaux la table est posée et sur la table on met la nappe. Que dire de cette nappe ? Légar, ni cardinal, ni pape ne mangera jamais sur une plus blanche. Le premier mets est d'une hanche de cerf assaisonné au poivre et cuit dans sa graisse. Il ne leur manque ni vin clair ni râpé qu'ils boivent dans une coupe d'or. Un valet tranche la hanche de cerf sur un tailloir d'argent et place les morceaux sur un large gâteau.

Par-devant les convives passe une seconde fois le Graal, et le valet ne demande pas qui l'on en sert. Il pense au prud'homme qui si gentiment le mit en garde contre le trop parler, et l'avis est toujours présent à sa mémoire. Mais il se tait plus qu'il ne convient. Car à chaque nouveau mets qu'on place devant eux, il voit repasser devant lui le Graal tout découvert, et il ne sait toujours pas qui l'on en sert. Non qu'il ne désire le savoir. Mais il sera temps de le demander, pense-t-il, à un des valets de la cour, quand il prendra congé au matin du seigneur et de tous ses gens. Ainsi il remet sa question au lendemain et en attendant fait honneur au repas.